

Quelqu'un à qui tendre la main

Tous droits de traduction et reproduction réservés
pour tous pays

© Florence CLERFEUILLE – FADM – 2021

Couverture réalisée par Ntetembua

ISBN 979-10-95023-36-4

1 – Juillet 2018

Il est 8 h ce dimanche matin lorsque le réveil sonne chez Michelle Tourneur. C'est inhabituel. De tout temps, pour elle, le dimanche a été placé sous le signe de la grasse matinée. C'est un petit plaisir qu'elle a toujours aimé s'offrir. Et puis, surtout depuis qu'elle est à la retraite, c'est une façon de rythmer les semaines. De marquer le temps qui passe et de ne pas se perdre dans ses méandres. Mais aujourd'hui est un dimanche particulier.

Sa fille Magali vient déjeuner, avec son mari et ses deux fils.

Ce pourrait être une journée banale dans la vie d'une grand-mère ordinaire, mais cela ne l'est pas. Magali a toujours eu la bougeotte. C'est lors d'une mission humanitaire qu'elle a rencontré son Américain de mari. Leurs enfants sont nés loin de France et même si toute la famille y réside depuis maintenant quelques mois, Michelle ne les voit pas souvent.

Alors, aujourd'hui, c'est une fête.

Le sourire aux lèvres, elle se lève, s'habille, prépare son petit déjeuner. Atablée devant son bol de tisane et son œuf à la coque, elle récapitule sa liste de courses. Pour le repas de midi, elle a prévu un menu qui va plaire à tout le monde. Équilibré au cordeau pour satisfaire sa nutritionniste de fille. Avec les légumes préférés d'Esteban, le petit dernier. Agrémenté d'un vin de Saumur qui va enchanter

Matthew. Et en dessert, un gâteau au chocolat cœur coulant qui met tout le monde d'accord, même si c'est William, l'aîné des garçons, qui a l'habitude d'en réclamer une seconde part.

Le ciel uniformément bleu de ce matin de juillet lui remplit le cœur de joie. Décidément, toutes les conditions sont réunies pour que la journée soit parfaite. En enfilant ses chaussures, Michelle fredonne *Calypso Queen*, de Calypso Rose. Impossible de ne pas se mettre à se déhancher sur ce rythme tropical. Elle improvise une danse avec son caddie à roulettes comme partenaire avant de passer la porte et de rejoindre la rue, un grand sourire aux lèvres.

D'un pas décidé, elle se dirige vers le marché couvert des Halles. C'est là qu'elle va faire ses courses deux fois par semaine. Pour se fournir en bons produits frais, marcher un peu, mais aussi discuter avec les vendeurs. Parfois, elle y croise aussi d'anciens élèves qui viennent la saluer. Elle ne les reconnaît pas toujours. Pas souvent, même ! En tout cas, la première fois. Après, lorsqu'elle a pu faire coïncider la silhouette juvénile de ses souvenirs avec celle qui s'est présentée à elle, c'est bon. La nouvelle image remplace l'ancienne.

À chaque fois, elle s'étonne. Les maths, ce n'était pas la matière préférée de tous ses élèves, loin de là. Et pourtant, ils ont toujours été nombreux à la saluer sur ce marché lorsqu'elle était encore en activité. Pendant les premières années de sa retraite aussi. Souvent, ils lui disaient qu'ils la regrettaient. Que les autres profs n'étaient pas aussi motivants. C'est vrai qu'elle a toujours eu à cœur de donner envie à ses élèves de s'intéresser à la matière qu'elle enseignait. L'important, pour elle, n'était pas tant de délivrer un

savoir que d'aider à grandir les adolescents qu'elle avait devant elle.

Maintenant, les années ont passé. Alors, forcément, ses anciens élèves sont tous adultes. Souvent parents. Parfois déjà grands-parents. Le temps passe tellement vite ! Michelle ne ressent aucune nostalgie. Son âge, elle le vit bien. Elle a fêté ses 70 ans au printemps et entame cette nouvelle décennie avec énergie. Hors de question de se laisser aller.

Pourtant, deux ans plus tôt, elle a connu, comme on dit, une mauvaise passe. À la mort de Didier, son mari. Pour ses 70 ans à lui, ils s'étaient offert deux semaines de randonnée dans les Andes. Dans le massif du Fitz Roy. Pas question de gravir ce sommet : ils ne pratiquaient l'escalade ni l'un ni l'autre. Mais il y avait largement de quoi se faire plaisir dans les alentours.

C'est deux jours avant la date prévue de leur retour que l'accident est arrivé. Didier voulait profiter à fond de son séjour. Le lendemain, ils devaient rentrer à Buenos Aires ; c'était la dernière occasion d'arpenter ces montagnes. Michelle se sentait un peu fatiguée. Elle l'avait accompagné pendant deux heures avant de le laisser continuer seul et de retourner au village d'El Chaltén.

Didier n'était jamais rentré.

En fin d'après-midi, elle avait alerté les secours. Aussitôt, des volontaires s'étaient mis en route, équipés pour affronter l'obscurité. Mais ce n'était que le lendemain qu'on l'avait trouvé. À plusieurs dizaines de mètres de son sac à dos. Au vu de la configuration des lieux et de l'état du corps (il présentait de nombreuses contusions), on avait déduit

que Didier avait certainement fait une pause. Qu'il en avait profité pour s'hydrater (sa gourde avait été retrouvée près de lui) et qu'il avait perdu l'équilibre au bord d'un promontoire avant de dévaler la pente. Son atterrissage la tête la première sur un rocher avait eu raison de lui.

Les jours suivants avaient été difficiles. Michelle parlait suffisamment bien espagnol pour régler les problèmes de la vie courante. Mais entre le choc, la douleur, la complexité des actions à mener pour rapatrier le corps de son mari en France, elle avait eu bien du mal à tout gérer. Pourtant, elle avait tenu le coup.

Jusqu'à son retour chez elle, à Tours.

Là, la violence de la mort de Didier l'avait rattrapée. Avec son flot de questions. Qu'avait-il ressenti ? Était-il mort sur le coup ? Avait-il souffert ? S'était-il senti partir ? L'injustice de cette disparition l'avait mise en rage. Avant qu'elle ne s'écroule, dévastée par le chagrin et l'absence.

Magali et sa famille étaient en mission en Asie. La jeune femme ne s'était pas déplacée. Elle était en phase de recrutement pour la création d'un centre nutritionnel, avec un planning plus que serré imposé par les financeurs ; impossible de lâcher l'affaire à ce moment-là. Exceptionnellement, elle avait appelé Michelle en visioconférence, mais cette dernière n'en avait retiré aucun réconfort. Au contraire. La vision de sa fille, entourée des siens, la renvoyant à sa propre solitude, avait achevé de la mettre à bas.

Enfin, tant bien que mal, petit à petit, elle a remonté la pente. Aujourd'hui, elle a retrouvé son allant, son énergie.

2 – Juillet 2018

Michelle attend, fébrile, sur le trottoir devant chez elle. Magali l'a appelée pour la prévenir de leur arrivée imminente. Sa fille est comme ça : elle n'aime pas attendre. Alors, quelques centaines de mètres avant chez sa mère, elle lui téléphone. Pour s'assurer que le portail de la maison sera grand ouvert et que la voiture pourra entrer dans la cour sans avoir à patienter. Avant l'avènement du téléphone portable, c'était par des coups de klaxon impérieux qu'elle réclamait l'ouverture des portes. Didier râlait toujours qu'ils n'étaient pas à son service et qu'ils n'avaient pas à être disponibles à la seconde lorsqu'elle arrivait. Michelle temporisait : il n'était pas toujours facile de se garer dans le quartier. Mais elle n'en pensait pas moins, trouvant qu'effectivement, sa fille exagérait. Seulement, ils la voyaient tellement rarement ! Ils n'allaient pas perdre du temps à se disputer avec elle.

De tout temps, les relations entre Magali et ses parents ont été compliquées. Enfin, depuis l'adolescence. À l'époque, ils ont cru que ce ne serait qu'un passage. La fameuse crise dont tout le monde parle et à laquelle il paraît bien difficile d'échapper. Mais leurs liens n'ont jamais cessé de se distendre. Très vite, Magali a pris le large. A choisi d'aller étudier ailleurs, alors que la faculté de médecine de Tours a une excellente réputation. Son engagement dans l'humanitaire et son mariage avec un Américain ont achevé de l'éloigner de ses parents.

Aujourd'hui, si Michelle se fait une joie de voir ses petits-enfants, elle se rend bien compte que pour eux, elle n'est qu'une espèce d'étrangère. Qui leur prépare de bons repas et de bons goûters, qui prend le temps de jouer avec eux lorsqu'elle les voit, mais qu'ils connaissent bien moins que leur nounou du moment.

Malgré tout, lorsque la voiture tant attendue apparaît dans la rue, le cœur de Michelle bat plus vite. C'est plus fort qu'elle. Elle est heureuse de les voir arriver.

Le temps pour elle de refermer le portail qui ouvre sur la cour intérieure et le jardin de sa maison, le temps pour William et Esteban de descendre de voiture et elle leur ouvre grand les bras.

« Bonjour, mes loulous. Comment ça va ? »

— Ça va, répond William en haussant les épaules.

— C'était long », gémit son petit frère en se serrant contre elle.

Michelle savoure ce câlin. Ils sont si rares dans sa vie ! Et puis, elle sait bien que d'ici peu Esteban se mettra, comme son aîné, à fuir les contacts physiques. Il faut profiter des moments agréables lorsqu'ils se présentent.

« Bonjour, maman. »

Magali est là, souriante mais toujours aussi distante. Ses bises semblent s'envoler, tant ses joues frôlent à peine celles de sa mère. Michelle rêverait de la prendre dans ses bras, mais elle sait que ce n'est même pas la peine d'essayer. Heureusement, il y a Matt. Les *hugs* enveloppants de son gendre la font se sentir toute petite. Il faut dire qu'il mesure bien trente centimètres de plus qu'elle et qu'avec ses grands bras, il pourrait presque l'entourer deux fois.

En riant, il la soulève.

« Toujours aussi légère, Michelle ! »

Elle rit aussi.

« J'essaie de garder la forme. Mais repose-moi, grand bêta ! »

Matt se fait un peu prier, mais finit par obtempérer. Lorsqu'il la repose à terre, les autres sont déjà tous dans la véranda, où la table est dressée. Michelle sait que les enfants sont toujours affamés lorsqu'ils arrivent, alors les amuse-gueules sont prêts. D'ailleurs, lorsqu'elle les rejoint, les deux garçons grignotent déjà à pleines dents des bâtonnets de carotte. Magali s'est interposée entre les fruits secs et eux. Ils n'y auront droit que lorsque leur appétit se sera un peu calmé.

« Vous avez fait bonne route ? s'enquiert Michelle.

— Dans l'ensemble, ça va, répond Matt, tandis que Magali fait la grimace. Enfin, à partir du moment où on a rejoint l'autoroute. La sortie de Paris, ça a été l'enfer.

— Tout le monde part en week-end, je suppose.

— Ou en vacances. En tout cas, Paris se vide, c'est sûr. »

Tout en continuant à discuter, Michelle sert l'apéritif. Chacun s'assied. Enfin, les adultes. Les deux garçons préfèrent profiter de l'espace offert par le jardin. Dans leur appartement, ils n'ont pas vraiment la possibilité de se dépenser.

« Pilou n'est pas là ? demande Esteban lorsqu'il vient se réapprovisionner en carotte.

— Oh, Pilou, tu sais, je ne le vois plus beaucoup !

— Ah bon. Pourquoi ?

— J'ai de nouveaux voisins, juste à côté. Il est toujours fourré chez eux.

— Ils doivent le nourrir, intervient Magali. Tu sais comment sont les chats : il suffit que tu leur donnes à manger pour qu'ils s'installent chez toi en oubliant leurs maîtres. »

Michelle ne répond pas. Mais elle sait que, plus que la nourriture, c'est la présence d'une fillette qui attire son chat chez les voisins. Il aime les enfants.

« Essaie de l'appeler, dit-elle à son petit-fils. Pour toi, il viendra peut-être. »

Aussitôt, le garçon repart en courant vers le bord du jardin. Et à deux doigts du grillage, il se met à crier.

« Pilou ! Pilou ! Pilou !

— Arrête ! lance son père. Tu déranges tout le monde, là. Et tu vas lui faire peur, à crier si fort. »

L'enfant se met alors à murmurer.

« Pilou... Pilou... »

Magali secoue la tête, dépitée, tandis que le rire de Matt dévale en cascade.

À son tour, William vient faire le plein. Cette fois, les noix de cajou et du Brésil lui sont autorisées.

« On pourra avoir un animal quand on sera à Washington ? » lance-t-il tout à coup.

Échange de regards entre ses parents, mais pas de réponse. Michelle a surtout retenu une chose :

« Vous allez à Washington ? »

Magali se carre sur sa chaise.

« C'est pour te l'annoncer qu'on est venus. Il y a deux mois, on a candidaté tous les deux pour travailler au HCR¹. On a eu plusieurs entretiens en visio ; ça s'est bien passé et là, on vient de recevoir la

¹ Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés.

nouvelle : on est embauchés tous les deux au bureau de Washington. »

Michelle ne dit rien. Washington ou Paris, de toute façon, cela ne change pas grand-chose. Elle ne les verra sans doute pas moins. N'empêche qu'elle sent un drôle de poids descendre dans son estomac.

« Et vous partez quand ?

— Dans deux semaines. Le temps d'organiser le déménagement. »

Deux semaines... Autant dire demain. Dire que cette journée avait si bien commencé !

3 – Juillet 2018

La voiture disparaît au coin de la rue, emportant Matt, Magali et les enfants. Michelle reste là, sur le trottoir, figée. Absente. Vide. Tout le long du repas et de l'après-midi, elle a fait bonne figure. A profité de ces instants de partage tellement rares, dont elle se doutait bien qu'ils seraient les derniers avant...

« On n'a aucune idée de quand on pourra revenir en France, a expliqué Magali. Tu comprends, il faut d'abord qu'on s'installe. Qu'on voie comment les choses se passent.

— Peut-être qu'on pourra venir pour Noël, a lancé Matt. Ou sinon, c'est toi qui viendras nous voir. »

Michelle a souri. Aller à Washington, pourquoi pas, après tout ? Depuis la mort de Didier, elle n'a plus quitté l'Europe, préférant se consacrer à la découverte de tous ces pays tellement proches qu'ils les gardaient pour « quand ils seraient vieux ». Elle le sera peut-être un jour, mais lui n'aura pas cette chance. Oui, parce qu'à 70 ans ou presque, ni l'un ni l'autre ne se sentaient vieux. Ils étaient actifs, pleins de projets et de vitalité. Totalemment dans la vie. La vieillesse telle qu'on l'imagine, avec son lot de limitations physiques et de faiblesses, ils en étaient encore très loin.

Elle en est toujours loin, d'ailleurs. Bon, elle sait bien qu'elle est vieille dans le regard des autres. Elle le ressent à certaines attentions qu'on lui porte, ou au contraire à de l'indifférence. Comme si elle était devenue transparente. Invisible. Parce que la

vieillesse, ça fait peur. On ne veut pas la voir, parce que l'on considère, par principe, que c'est négatif. Une période de la vie que personne n'est pressé d'atteindre. Pourtant, comme disait Maurice Chevalier, ce n'est pas si désagréable que ça de vieillir, quand on pense à l'autre éventualité. Vieillir, c'est surtout ne pas mourir. Ce qui en soi est plutôt une bonne nouvelle. Surtout quand on a encore des tas d'envies à satisfaire.

Mais là, les envies, tout à coup, Michelle ne les voit plus.

Avant de monter en voiture, sa fille a simplement dit :

« On t'appellera en visio quand on sera installés. Ça risque de prendre un peu de temps. Ne t'inquiète pas. »

Un peu de temps, avec Magali, cela peut signifier plusieurs semaines. Voire plusieurs mois. Alors, Michelle a profité à fond des derniers câlins. Même William s'est laissé aller à la serrer contre lui. Chose qu'il ne fait plus depuis qu'il a fêté ses 10 ans. Pourtant, il a devant lui l'exemple vivant de son père, toujours friand de *hugs*. Mais il a plus hérité du caractère de sa mère. Laquelle s'est contentée de ses deux bises aériennes habituelles.

Lentement, Michelle rentre dans sa cour. Appuie sur le bouton qui déclenche la fermeture de la porte de garage. Son regard suit ce mouvement lent et régulier et lorsque ce dernier s'arrête, elle pousse un long soupir. La tête baissée, elle rejoint la véranda. Les traces de cette journée en famille, le désordre laissé par les deux garçons, tout cela lui serre la gorge. Puis l'insupporte. Elle entreprend de tout ranger.

Laver. Faire disparaître le souvenir d'une présence qui a tout du fantôme.

Quand elle a terminé, elle connaît un instant de flottement. Et maintenant ? Que faire ? Elle hésite entre se laisser choir dans un fauteuil et sortir marcher. Mais si elle choisit la première option, elle a peur de ne plus trouver l'énergie de se relever. Alors, elle attrape son sac à main et ses lunettes de soleil et sort de chez elle.

Instinctivement, elle prend la direction du jardin des Prébendes. Elle a toujours aimé cet endroit. Îlot de tranquillité et de silence dans la ville. Isolé du monde extérieur. Lorsqu'elle s'est installée, jeune professeure, dans la cité tourangelle, elle a tout de suite pris l'habitude de venir s'y ressourcer après les cours. Son appartement d'alors n'était pas désagréable, mais il ne lui permettait pas d'avoir sa dose de nature. Par la suite, malgré son jardin, elle a gardé ce rituel : faire un tour aux Prébendes avant de rentrer chez elle. Ou lorsqu'elle avait besoin de se ressourcer.

Flâner dans ces lieux, pour Michelle, c'est une méditation en mouvement. Cela l'apaise. Lui permet de se recentrer.

Aujourd'hui ne fait pas exception à la règle : dès qu'elle a passé les grilles, elle se sent mieux. Plus calme. Sereine ? Pas tout à fait. Mais la tempête s'est calmée. Elle marche lentement dans les allées désertes. À cette heure, les familles ont délaissé le jardin. Les cris d'enfants se sont tus. Restent quelques petits groupes assis sur l'herbe, des amoureux serrés l'un contre l'autre sur les bancs, les propriétaires de chiens...

Instinctivement, Michelle se dirige vers son endroit fétiche. Un groupe d'arbres immenses, dont les troncs rectilignes à l'écorce creusée de larges sillons l'attirent comme des aimants. Parfois, elle les prend dans ses bras. S'imprègne de leur force tranquille. Souvent, elle s'y adosse, les yeux fermés, palpant leur surface du bout de ses doigts. Elle se fait alors l'effet d'être une voiture électrique branchée sur secteur. En train de recharger ses batteries.

Elle sent bien que quelque chose en elle est en train de vaciller. Est-ce le signe d'un effondrement prochain ? En tout cas, elle retrouve des sensations oubliées. La détresse. La peur. Comme après la mort de Didier. Pourtant, cette fois, personne n'est mort. Il n'est question que d'éloignement. Un de plus. Celui de trop ?

Lorsqu'elle s'est retrouvée veuve, Michelle a vu petit à petit la plupart de ses amis s'éloigner. Comme si son état était contagieux. D'abord trop mal pour s'en rendre compte, elle ne l'a réalisé qu'au bout d'un an. Quand elle a traversé la journée anniversaire de l'incinération de Didier sans recevoir le moindre signe d'attention de qui que ce soit. Même pas de Magali.

Ses parents ne sont plus de ce monde depuis longtemps. Elle n'a jamais été très proche de ses deux frères, avec lesquels elle n'a que de rares contacts. Ses amis, elle les a laissés s'éloigner. Maintenant, c'est sa fille qui part à l'autre bout du monde, emportant avec elle les derniers liens qui l'unissaient à des êtres humains. Même Pilou a choisi son camp. Que reste-t-il dans sa vie, à part un champ de ruines ? Pour tous, elle est devenue invisible. Inexistante.

Alors que les derniers promeneurs passent à quelques mètres d'elle sans lui jeter le moindre regard, Michelle a pris sa décision.

4 – Septembre 2018

Pour la énième fois depuis le début du mois, Matt houspille sa femme.

« Tu devrais appeler Michelle. Je suis sûr qu'elle attend de nos nouvelles. »

Magali hausse les épaules. Pour la énième fois aussi.

« Moi, je suis sûre du contraire. Elle a l'habitude. On n'a jamais été du genre à s'appeler toutes les semaines, elle et moi.

— Toi, c'est sûr. Mais elle ?

— Comment ça, mais elle ?

— Tu ne crois pas qu'elle aimerait avoir plus souvent des nouvelles ? »

Magali se tait un instant. C'est comme si la question ne lui était jamais venue à l'idée. Puis elle s'étonne.

« Pourquoi tu me demandes ça ? Elle t'a dit quelque chose ?

— Non, rien. Mais à sa place, je crois que je trouverais ça dur.

— Si ça la dérange, elle peut appeler, aussi ! C'est toujours à nous de faire le premier pas.

— Parce qu'elle ne veut pas nous déranger, je suppose. Et puis, en l'occurrence, elle ne peut pas, justement, nous appeler : elle n'a pas nos nouveaux numéros de téléphone. »

Magali lève les yeux au ciel. Cette conversation l'exaspère de plus en plus.

« Il n'y a pas que le téléphone dans la vie ! Elle sait utiliser Skype, non ? Ou envoyer un mail. Et puis, si tu trouves que c'est si urgent que ça de l'appeler, tu peux tout aussi bien le faire que moi ! »

Matt hoche la tête et s'empare de son téléphone. Compte tenu du décalage horaire, il est près de 21 h 30 en France. C'est parfait : Michelle sera chez elle. Mais après qu'il a composé le numéro de sa belle-mère, les sonneries s'égrènent dans le vide jusqu'à ce que la messagerie s'enclenche. Il est un peu surpris, mais laisse quelques mots sur le répondeur : « Michelle, c'est Matt. On voulait te dire que tout va bien à Washington. On te rappelle plus tard. Bisous ! »

Il raccroche, puis se tourne vers sa femme.

« C'est bizarre, non, qu'elle n'ait pas répondu ?

— Elle doit être sortie », répond Magali en haussant les épaules.

Décidément, c'est une manie chez elle. Dès qu'il est question de sa mère, c'est comme si elle ne se sentait pas concernée. Matt soupire. Il n'a jamais compris ce qui ne fonctionnait pas entre les deux femmes, mais une chose est certaine : il y a un truc qui ne marche pas. Cela dit, en l'occurrence, Magali a sûrement raison. Michelle aime aller au cinéma, ou tout simplement marcher ; elle n'est pas rivée à son téléphone fixe, à attendre leur appel.

Malgré tout, il essaie le portable. Cette fois, même pas de sonnerie : il tombe directement sur la messagerie. Il n'y a plus de doute : Michelle est au cinéma et aura coupé son téléphone.

Emportés dans le tourbillon de leur nouvelle vie, Matt, Magali et leurs enfants ne voient pas les jours

passer. Petit à petit, la France s'éloigne. William et Esteban se sont adaptés sans problème à leur nouvel environnement. Ils ont l'habitude de changer d'établissement scolaire et puis ils parlaient la langue avant d'arriver. Alors, tout s'est passé comme sur des roulettes.

Ce soir-là, alors qu'ils mettent fin à un appel en visio avec les parents de Matt, qui vivent à Chicago, Esteban s'exclame :

« Et Mamichelle, on peut l'appeler, aussi ? »

À Washington, il est 21 h. Donc beaucoup plus en France.

« Il est trop tard, répond Matt. On verra demain. »

Comme les enfants partent se préparer pour la nuit, il interroge sa femme.

« Tu as des nouvelles de ta mère ? »

— Non. Pourquoi ?

— Ben... Ça fait plus d'une semaine que j'ai laissé un message sur son répondeur. C'est bizarre, non ? Elle aurait dû essayer de rappeler. »

Pour une fois, Magali ne hausse pas les épaules. Elle fronce les sourcils. C'est vrai que sa mère ne prend jamais les devants pour les contacter, mais en revanche, lorsqu'ils le font, elle répond toujours. Souvent très rapidement, d'ailleurs. À croire qu'elle vit avec son téléphone portable greffé aux doigts. Pire qu'une ado ! Est-ce que cela voudrait dire qu'elle attend avec impatience le moindre signe de vie de leur part ? La jeune femme rejette cette idée parasite. En tout cas, une semaine sans réaction, même après un banal message sur répondeur de quelques secondes, c'est du jamais vu.

« Je l'appellerai demain », conclut Magali.

Matt ne dit rien, mais il est soulagé. Cette fois, sa femme ne l'a pas envoyé pâtre !

Après le dernier bisou du soir aux enfants, lorsqu'il la rejoint dans leur lit, il lui trouve un air songeur.

« Quelque chose te tracasse ? »

Magali semble hésiter. Puis elle se tourne vers lui.

« C'est vrai que c'est bizarre, ce silence de ma mère. Ça ne lui ressemble pas. »

Comme il ne sait pas trop quoi répondre, Matt s'abstient. Il s'allonge à côté de sa femme et laisse venir la suite. S'il y en a une.

« Qu'est-ce que t'en penses ? »

— Ça ne lui ressemble pas, en effet.

— Tu crois qu'il pourrait lui être arrivé quelque chose ? »

Plus que de l'inquiétude, c'est de l'étonnement qu'il perçoit dans la voix de Magali. Comme si cette hypothèse était totalement invraisemblable.

« Peut-être. Peut-être pas. Tu verras demain. »

— Et si elle ne répond pas, qu'est-ce que je fais ?

— Tu connais quelqu'un qui pourrait aller chez elle pour voir si tout va bien ? »

Magali réfléchit. Il y a tellement longtemps qu'elle a quitté Tours ! Elle ne connaît même plus les voisins de sa mère. En tout cas, ceux qu'elle connaissait sont partis. Ou morts. Ses deux oncles habitent loin. Ses cousins aussi. Des amis ? Elle réfléchit. Là aussi, il y a des décennies qu'elle n'a plus côtoyé les amis de ses parents. Des prénoms lui reviennent en tête, mais pas les noms de famille.

Elle réalise tout à coup qu'elle ne sait rien de ce que vit sa mère. Lorsqu'ils échangent avec elle, c'est elle qui pose les questions. Tout ce qu'ils font

l'intéresse. Elle a toujours suivi l'actualité des pays dans lesquels ils se déplaçaient pour leur travail. Et puis, en visio, les enfants monopolisent souvent la conversation. Et ils sont toujours pressés par le temps.

Depuis que son père est mort, à quoi ressemble le quotidien de Michelle ? Magali n'en a pas la moindre idée et tout à coup, cela l'embarrasse.

5 – Septembre 2018

Plusieurs fois dans la journée, Magali a essayé d'appeler sa mère. Invariablement, elle est tombée sur son répondeur. La première fois, elle a laissé un message, dans lequel elle a donné leurs numéros de téléphone et a demandé à Michelle de les contacter. Elle a aussi tenté sa chance sur le portable, mais comme Matt la fois précédente, elle a tout de suite basculé sur la messagerie. Que sa mère coupe son portable plusieurs fois dans la journée, c'était tout de même étrange. Qu'elle oublie de le recharger, totalement improbable.

Alors, l'inquiétude a commencé à monter. Tout cela n'était pas normal. Il s'était passé quelque chose. Mais quoi ?

Après avoir encore tenté en vain de trouver quelqu'un de connaissance susceptible de se rendre chez Michelle, Magali décide de faire appel aux nouvelles technologies. Sur son ordinateur, elle ouvre un navigateur Internet et saisit l'adresse de sa mère dans Google Maps. La rue familière apparaît à l'écran. Il ne lui reste plus qu'à trouver une indication quelconque qui lui permette de trouver un numéro de téléphone.

« Qu'est-ce que tu fais ? demande Matt en s'installant à ses côtés pour étudier un dossier qu'il a rapporté du bureau.

— Je cherche un moyen de contacter ma mère.

— Tu sais qu'on n'est pas en live, là, ironise-t-il. Tu ne peux pas appuyer sur la sonnette depuis ton ordi ! »

Magali ne prend pas la peine de répondre. Elle examine une à une les maisons de la rue. Si seulement il y avait un commerce ou un artisan dans le secteur... Mais c'est une rue résidentielle tout ce qu'il y a de plus calme. Elle ne va quand même pas envoyer la police sur place ! Et pourquoi pas ? lui glisse une petite voix. Elle est là pour ça, aussi. Oui, mais si Michelle va bien, qu'est-ce qu'elle va penser d'une intrusion pareille ? Mais si elle ne va pas bien, comment le savoir si personne ne se déplace ? Et...

Le flot de questions que se pose Magali est brusquement interrompu par la vue d'un panneau, à quelques pas de chez Michelle, du côté opposé. La jeune femme zoome sur l'image. Il y a un numéro de téléphone, mais elle n'arrive pas à le déchiffrer. En revanche, plusieurs mots sont clairement lisibles : Au bord de soi.

Ni une ni deux, la jeune femme lance une recherche sur Internet : « au bord de soi tours ». Le premier lien est le bon. Il s'agit d'un cabinet de massages et de shiatsu. Magali ne l'a jamais remarqué, mais d'après les informations disponibles en ligne, il n'existe que depuis trois ans. Et puis, le panneau reste assez discret. De toute façon, tout ce qui compte, c'est que sur la page contact du site Internet, il y a un numéro de téléphone.

Le lendemain matin, à la première heure, Magali appelle.

« Au bord de soi, bonjour !

— Bonjour. Excusez-moi de vous déranger, j'ai une demande un peu particulière.

— Je vous écoute. »

La voix est soudainement sur la défensive. Magali réalise alors ce qui a pu se passer dans la tête de son interlocutrice. Une demande particulière. Chez quelqu'un qui pratique des massages...

« Rassurez-vous, lance-t-elle aussitôt, rien de sexuel ! C'est que... En fait, ma mère habite tout près de chez vous et je n'arrive pas à la joindre, alors, je me demandais... J'habite aux États-Unis, je ne peux pas me déplacer.

— Vous voulez que j'aille voir si tout va bien ? propose aussitôt son interlocutrice.

— Ce serait vraiment gentil de votre part. »

Après avoir donné le nom et l'adresse exacte de Michelle, Magali repose son téléphone. La femme qu'elle a contactée ne peut pas se déplacer tout de suite, mais elle a promis de le faire dans l'heure qui vient. Cela la rassure. Il y a forcément une explication rationnelle à tout ça. Bientôt, elle aura le fin mot de l'histoire et pourra oublier cette espèce de culpabilité qui a fleuri en elle depuis la veille.

Alors que Matt et elle se préparent à quitter leur domicile pour aller au bureau, après le départ des enfants pour l'école, son téléphone portable se met à sonner. C'est la masseuse. Le cœur de Magali accélère.

« Allô ?

— Oui, je suis devant la maison de votre mère. Tout est fermé. J'ai appuyé sur la sonnette par acquit de conscience, mais personne n'a répondu.

— Tout est fermé, vous dites ?

— Oui. Les volets, quoi.

— Vous avez essayé d'ouvrir la porte ? Celle du garage ?

— Non, mais...

— Vous pouvez le faire, s'il vous plaît ?

— Euh... Oui, d'accord. »

Quelques secondes passent.

« Elles sont fermées à clé. »

Magali fronce les sourcils. Que tout soit fermé, alors qu'en France, on est dans l'après-midi, ce n'est pas normal. À moins que Michelle ne soit partie pendant plusieurs jours. Mais pour aller où ?

Son interlocutrice au bout du fil reprend la parole.

« Écoutez, je repasserai demain. Et les jours suivants si besoin. Je vous tiendrai au courant.

— Merci. De mon côté, je vais essayer de voir si quelqu'un sait où se trouve ma mère. »

Sur le trajet vers les bureaux du HCR, Matt et elle se posent beaucoup de questions. Pendant leur retraite commune, Didier et Michelle ont souvent voyagé, s'absentant à chaque fois plusieurs semaines, voire mois. Mais depuis la mort de son mari, Michelle est devenue plus casanière. Et puis, surtout, elle n'est jamais partie sans les prévenir.

« Elle est peut-être chez un de tes oncles ? » suggère Matt.

Magali fait la moue. Michelle et ses frères n'ont jamais entretenu de relations très suivies. Ils se voient de temps en temps, typiquement lors d'événements qui réunissent toute la famille, mais se rendent peu visite. Cela dit, ce n'est pas impossible. À nouveau, la jeune femme réalise à quel point sa mère et elle sont devenues de quasi-étrangères. Elle soupire.

« Ça va ? l'interroge Matt.

— Je sais pas. Je comprends rien, en fait. Je me rends compte que j'ai aucune idée de ce que ma mère peut faire. »

Le désarroi est perceptible dans sa voix. Et ça, c'est une première. Matt lui prend la main.
« T'inquiète pas, on va finir par savoir. »
Magali ne répond pas. Si seulement...

6 – Septembre 2018

Vingt-quatre heures plus tard, Magali, debout devant l'une des fenêtres de son bureau, au quatrième étage de l'immeuble du HCR, perd son regard sur l'avenue en contrebas. Et il n'y a pas que son regard qui est perdu.

Elle a contacté ses deux oncles. Ni l'un ni l'autre n'ont eu de nouvelles de Michelle récemment. Cette dernière a téléphoné à l'un d'eux pour son anniversaire, mais c'était en juillet. Il y a plus de deux mois. La veille du jour où Matt et Magali ont annoncé leur départ pour Washington. Tous deux se sont montrés rassurants : il y a forcément une explication à ce silence et ces volets fermés.

D'accord, mais laquelle ?

Fabienne, la masseuse, a envoyé un SMS pour dire que rien n'avait bougé sur place. Les volets sont toujours fermés ; la maison est toujours vide. Magali lui a demandé le nom des gens qui habitent juste en face. Ils auront peut-être remarqué quelque chose. Ils sauront peut-être dire, surtout, depuis combien de temps les lieux semblent inhabités.

Dans son esprit, une idée commence à germer.

Retourner en France. Voir de ses yeux ce qui se passe. Enquêter. Elle refuse encore d'utiliser le mot « disparition », mais plus les heures passent, plus il s'impose dans son esprit. Sa mère a bel et bien l'air d'avoir disparu. De s'être volatilisée.

Magali se refait en boucle le film de cette dernière journée passée ensemble. Mais rien n'attire son

attention. Rien n'a été anormal. Comme chaque fois, sa mère n'a montré aucune réaction particulière lorsqu'ils lui ont annoncé qu'ils partaient pour les États-Unis. L'éloignement de sa fille ne lui a jamais pesé. Il remonte à trop loin.

La jeune femme replonge dans ses souvenirs. Sa première véritable indignation, à l'origine de tout. C'était en 1992. Elle avait 15 ans. La famine sévissait en Somalie. Pas à cause de la sécheresse. Non, juste parce qu'il y avait la guerre et que la sécurité alimentaire n'était en aucun cas une priorité pour le nouveau président, arrivé au pouvoir après un coup d'État. En y repensant, Magali sent encore la colère enfler en elle. Mais ce n'est rien à côté de ce qu'elle avait pu ressentir à l'époque.

À 15 ans, on ne fait jamais dans la nuance. L'indignation était devenue un brasier ravageur. Il fallait faire quelque chose. On ne pouvait pas rester les bras croisés. Magali aurait voulu sauter dans un avion avec une valise pleine de paquets de riz. Ses parents lui avaient expliqué que ce n'était pas si simple. Aujourd'hui, elle les comprend. Elle a connu suffisamment de centres de nutrition pour savoir qu'effectivement, ce n'est pas si simple. Mais en 1992, cela avait été une tout autre histoire.

Elle avait reproché à Michelle et Didier de n'être que de petits bourgeois indifférents à tout. Et s'était juré de ne jamais devenir comme eux.

C'est à ce moment-là qu'elle a décidé de devenir nutritionniste. Pour pouvoir aller sur place et changer le cours des choses.

C'est aussi à ce moment-là que quelque chose s'est brisé entre ses parents et elle. Qu'elle a commencé, volontairement, à s'éloigner. Même si, à ce moment-

là, elle vivait encore chez eux. Cette distance n'a fait que grandir. Jusqu'à aujourd'hui. Jusqu'à ce que sa mère et elle deviennent pratiquement des étrangères.

Magali a toujours été une enfant indépendante. Fille unique, elle a très tôt pris l'habitude de s'occuper seule ou d'aller chez ses amis. Pourtant, ses parents étaient présents : profs tous les deux, ils bénéficiaient des vacances scolaires et jamais elle n'a connu la nourrice ou la garderie après l'école. Mais elle ne ressentait pas le besoin qu'on s'occupe d'elle. Et eux lui laissaient beaucoup de liberté.

Lorsqu'elle a quitté Tours pour commencer ses études de médecine, la jeune fille était partagée entre soulagement et détresse. Soulagement de s'éloigner d'un foyer dans lequel les tensions s'étaient accumulées jusqu'à rendre l'atmosphère littéralement électrique. Et détresse de se retrouver seule. Avec cette impression lancinante que ses parents étaient bien contents de la voir partir.

Était-ce réellement le cas ? Avec le recul, elle se pose la question. Didier et Michelle ne voulaient-ils pas juste lui faciliter les choses ? Ils n'en ont jamais parlé par la suite, alors comment savoir ?

Toujours est-il que d'éloignement physique en éloignement physique, c'est un autre type de distance qui s'est installé entre eux.

Magali repense à la mort de son père. Parfois, elle a l'impression de l'avoir rêvée. Que Didier s'est juste absenté. Quand elle a appris l'accident, elle était à l'autre bout du monde, embarquée dans une mission dont le rythme ne lui laissait guère de temps pour souffler. Michelle l'a bien sûr tenue au courant, mais elle n'a pas pu assister aux funérailles. Dès lors,

pourquoi rentrer en France ? Sa mère était bien capable de se débrouiller toute seule.

D'ailleurs, elle le lui a dit elle-même, que ce n'était pas la peine de venir.

Deux ans que son père est mort. Combien de fois a-t-elle vu sa mère depuis ? Une demi-douzaine, pas plus. Et jamais bien longtemps. Elle ne l'a pas vue changée, mais en y réfléchissant, l'a-t-elle seulement regardée ? En tout cas, elles n'ont jamais eu de conversation à ce sujet. Magali se promet d'en parler avec Matt le soir même. Parfois (non ; souvent, en fait), il est plus attentif qu'elle aux autres. Aux signes non verbaux qu'ils émettent. Elle-même a une approche clinique. La psychologie, ce n'est pas son truc.

De fil en aiguille, elle en vient à penser à ses propres enfants. À sa relation avec eux. Elle les aime, bien sûr. Elle les écoute. Mais instinctivement, ils se tournent plus vers leur père. Normal, ce sont des garçons ! Quoique... En y réfléchissant, ne serait-ce pas plutôt parce que Matt s'est toujours montré plus proche d'eux qu'elle ? Petits, lorsqu'ils avaient un gros chagrin, qu'ils s'étaient fait mal ou qu'un cauchemar les réveillait en pleine nuit, c'était lui qui les prenait dans ses bras. Elle-même a toujours eu du mal avec les contacts physiques. C'est comme ça et elle n'a pas envie de se demander pourquoi.

Mais tout à coup, elle a peur que ses propres enfants suivent son exemple. Qu'ils s'éloignent d'elle au point de l'oublier. Parce que c'est bien ce qui s'est passé au fil du temps : elle a oublié Michelle.

7 – Septembre 2018

Deux jours plus tard, lorsqu'elle prend place dans l'avion qui va la mener à Paris, Magali n'est plus qu'interrogations. Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? À Tours, d'après les voisins d'en face, il y a des semaines (peut-être même des mois) que les volets de Michelle sont clos. Eux-mêmes ne se sont pas inquiétés : arrivés récemment dans le quartier, ils n'avaient pas vraiment de contacts avec elle. Bonjour, bonsoir, quand ils se croisaient à l'occasion. Rien de plus.

« Ça aurait pu être dans ses habitudes de s'absenter longtemps », s'est excusée la femme en sentant l'inquiétude dans la voix de Magali.

Cette fois, cette dernière n'a plus hésité : il était temps de se rendre sur place.

Par chance, elle a toujours avec elle le double des clés de la maison de Tours. Même à l'étranger. Surtout à l'étranger. Une habitude prise dès la première mission. Si elle devait rentrer en France à l'improviste, ses parents voulaient qu'elle puisse entrer chez eux s'ils n'étaient pas là. Une chance ! Cela n'a jamais servi jusqu'à aujourd'hui ; il faut une première fois à tout.

Perdue dans ses pensées, elle ne voit pas le vol passer. Ensuite, c'est le TGV jusqu'à Tours.

Lorsqu'elle sort de la gare, l'après-midi touche à sa fin. Faisant fi des taxis qui attendent et des bus, elle s'engage sur le trajet maintes fois parcouru qui va la mener chez sa mère. Et dans son ventre, une boule

grossit. Que va-t-elle trouver à l'intérieur de la maison ?

À l'approche de l'endroit où elle a grandi, son pas ralentit. Son cœur, lui, bat la chamade. Comme une histoire de vases communicants. Elle a fait exprès d'arriver par le côté opposé de la rue pour avoir une meilleure vision d'ensemble. Arrivée en face de chez Michelle, elle s'arrête et observe. Rien de particulier n'attire son regard. La maison est fidèle à elle-même. Fidèle à son souvenir. Rien ne détonne.

Alors qu'elle est là, immobile, la main sur la poignée de sa valise à roulettes, un bruit de porte se fait entendre juste derrière elle. Une femme sort et l'interpelle doucement.

« Excusez-moi, vous êtes la fille de madame Tourneur ? »

Magali répond d'un hochement de tête, incapable d'articuler le moindre mot.

« Je voulais juste vous dire... Si vous avez besoin de quoi que ce soit, on est là.

— Merci. »

La femme semble hésiter, et puis elle referme sa porte. Magali prend une grande inspiration et traverse la rue. Le trousseau de clés est dans sa poche. Elle s'en saisit et se place devant la porte d'entrée. Le bruit métallique du pêne qui tourne lui fait l'effet d'un coup de pistolet, mais elle pousse la porte et entre.

Évidemment, tout est sombre. Machinalement, dans un réflexe acquis de longue date, elle tend sa main vers l'interrupteur, mais rien ne se passe. Munie de son téléphone en mode lampe torche, elle se dirige vers le disjoncteur : il est sur OFF. Elle le réenclenche et revient sur ses pas.

Dans l'entrée, tout est normal. Le meuble à chaussures est à sa place, une veste est suspendue au portemanteau comme si Michelle venait de l'y déposer. Mais en glissant son doigt sur la surface du meuble, Magali fait apparaître une trace nette dans la poussière. Sa mère n'est pas une maniaque du ménage, mais tout de même, pas à ce point.

En quelques pas, la jeune femme pénètre dans le salon, dans lequel elle allume aussi. Rien d'anormal là non plus. Les bibliothèques sont pleines à craquer de livres en tout genre. Le canapé, le fauteuil, la table et les chaises : tout est à sa place. Les rideaux sont fermés, comme toujours : quand on habite en rez-de-chaussée sur une rue, même calme, de centre-ville, c'est une pratique habituelle.

Rapidement, Magali parcourt toute la maison. Jusqu'à la véranda. Là, tout est comme dans son souvenir. Celui de leur dernière visite. À croire que le temps s'est arrêté ce jour-là. Mais nulle part, il n'y a la moindre trace de Michelle.

D'une certaine manière, la jeune femme est rassurée : au moins, elle n'est pas tombée sur un corps en décomposition. Respirant un peu mieux, elle entre à nouveau dans la chambre de sa mère. Le lit est fait, le réveil posé sur la table de nuit. Arrêté, mais il est là. Magali s'approche du placard qui occupe tout un côté de la pièce. Le miroir qui recouvre la porte centrale lui renvoie l'image d'une personne hésitante, à l'air gêné. Elle n'a aucune envie de fouiller dans les affaires de sa mère, mais il faut bien au moins regarder.

Les piles de vêtements sont bien ordonnées, les pantalons suspendus, les sous-vêtements triés dans des bacs. Rien d'anormal là non plus.

De retour dans la cuisine, machinalement, Magali se dirige vers le frigo. Il n'est pas fermé ; la porte est entrouverte. Surtout : il est vide. Et éteint. On ne prend ce genre de précaution que lorsqu'on quitte son domicile pour quelque temps. Plus d'une semaine, sans doute. C'est à la fois rassurant et angoissant. Rassurant, parce que cela tendrait à prouver que Michelle s'est absentée volontairement. Et angoissant parce que cela ramène Magali aux questions qu'elle se pose depuis le début : où sa mère a-t-elle bien pu décider d'aller ? Et pourquoi ne les a-t-elle pas prévenus de cette absence ?

Toujours indécise, la jeune femme se rend dans la pièce où elle a toujours vu ses parents travailler. Préparer des cours, corriger des devoirs... Aujourd'hui, ce qui était le bureau de Didier s'est transformé en poste informatique : il accueille l'ordinateur et l'imprimante. Des livres aussi, bien sûr : il y en a toujours eu partout dans cette maison.

Sur le bureau de Michelle, des dossiers administratifs sont entassés. Une chemise cartonnée contient des copies d'actes d'état civil : ses dernières trouvailles généalogiques, sans doute. Rien que de très banal et habituel.

C'est lorsqu'elle ouvre le premier tiroir que, tout à coup, le cœur de Magali manque un battement.

8 – Septembre 2018

Devant ses yeux remplis d'incompréhension se trouve le téléphone portable de Michelle. Éberluée, la bouche ouverte, Magali finit par tendre la main vers l'objet. Pas de doute, c'est bien l'appareil dont sa mère se sert habituellement : elle reconnaît son étui bordeaux à clapet. Qu'est-ce qu'il peut bien faire là ? S'il y a un objet qu'on emporte lorsqu'on quitte son domicile, c'est bien celui-là.

Déroutée, la jeune femme appuie sur le bouton de mise en marche. Il ne se passe rien. Évidemment. La batterie doit être déchargée. En farfouillant dans le tiroir, elle trouve le chargeur du téléphone. Le branche. Aussitôt, un symbole de chargement apparaît à l'écran. Enfin quelque chose qui fonctionne normalement...

En attendant que l'appareil se charge suffisamment pour pouvoir démarrer, Magali continue son inspection.

Sur le buffet bas qui se trouve à gauche du bureau de Michelle, elle repère un sac à main. Sans doute celui de sa mère. À vrai dire, elle n'en sait rien : elle ne le connaît pas. Mais à qui d'autre pourrait-il appartenir ? Et que fait-il là, lui aussi ? Michelle n'est pas du genre à posséder plusieurs sacs.

De plus en plus déboussolée, la jeune femme s'empare du sac et l'ouvre. À l'intérieur, elle trouve des mouchoirs en papier, un carnet de chèques, des lunettes de soleil, une petite bouteille d'eau, une liseuse... Comment sa mère, lectrice compulsive s'il

en est, a-t-elle pu s'en aller en laissant cet objet derrière elle ? Tout cela n'a décidément aucun sens.

En s'approchant du poste informatique, elle sent à nouveau son cœur rater un battement : le bloc calendrier la nargue, affichant la date du 22 juillet. Un dimanche. Le lendemain de leur dernière visite. Or ce bloc sur le bureau, elle sait que c'est une institution. Michelle en a toujours eu un. Elle y note ses rendez-vous, les anniversaires à fêter... Et surtout, chaque jour sans exception, elle le met à la bonne page.

La conclusion est évidente : sa mère a quitté cette maison le 22 juillet. Il y a plus de deux mois. Sans son téléphone portable.

Magali se rue sur l'appareil. Cette fois, il peut s'allumer.

« Merde... » grommelle-t-elle.

Bien sûr, elle doit saisir un code PIN. Avec un peu de chance (ou pas), sa mère n'aura pas modifié le fameux 0000 paramétré par défaut. Mais non, ce serait trop facile. La jeune femme tente aussitôt 1234, mais cela ne fonctionne pas non plus. Une année de naissance ? Possible. Mais laquelle essayer ? Il ne faudrait pas bloquer le téléphone. Mue par une espèce d'instinct, elle saisit la sienne : 1977.

Bingo ! L'écran d'accueil apparaît.

Las, le soulagement qu'elle a pu éprouver à l'idée d'avoir accès au contenu du téléphone de sa mère est de courte durée. Pas d'appel ni de SMS depuis le 21 juillet. Et rien, dans tout ce qui précède, qui puisse expliquer sa disparition. Parce que cette fois, le mot, que Magali avait réussi à contenir au fin fond de son cerveau, lui explose en plein visage.

Michelle a disparu.

Son premier réflexe est d'appeler Matt, mais il ne répond pas. À cette heure-ci, il est sans doute en réunion. Alors, sans plus hésiter, Magali s'empare de son sac à main et quitte la maison pour se rendre au commissariat.

Là, il lui faut patienter deux heures dans un hall sinistre. En tout cas, c'est ainsi qu'il lui apparaît. Face à elle, des affiches évoquent pêle-mêle l'obligation de déclarer son chien de première ou deuxième catégorie, les numéros d'appel à utiliser en cas de violences conjugales ou les conditions pour s'inscrire au concours de gardien de la paix.

Un peu plus loin, sur le mur, des photos sont alignées. D'enfants. Sur certaines affiches, deux visages apparaissent : celui d'origine et un autre, créé par un logiciel de vieillissement. Des disparus. Parfois depuis longtemps. Magali sent le froid l'envahir, mais elle tente de se ressaisir. On n'en est pas encore là. Il doit bien y avoir une explication à tout ça. Quelque chose de logique. De rationnel. Sa mère a la tête sur les épaules. Elle est solide. Ce n'est pas une petite fille qu'on peut embobiner avec une histoire de chien perdu.

Le téléphone de l'accueil sonne régulièrement. Des gens vont et viennent. On entend des éclats de voix ou des phrases comme : « T'as fini avec la morsure de chien ? » ou « Je peux pas, je suis sur un cambriolage ». La jeune femme se demande si les agressions sexuelles sont traitées avec autant de légèreté et aussi peu d'intimité. Et puis un homme s'approche d'elle.

« C'est vous, pour la disparition ? »

— Oui.

— Bien. Si vous voulez bien me suivre... »

En emboîtant le pas au fonctionnaire, elle se dit qu'elle a la réponse à sa question. Elle n'est plus Magali Gibson, une femme qui vient faire une déclaration, mais « la disparition ».

Une fois installée dans un bureau dont la porte reste ouverte (vraiment, pour l'intimité, on repassera...), elle expose la situation avec le plus de détails possible. Lorsqu'elle dit que sa mère a disparu, elle voit bien à la moue de son interlocuteur qu'il se dit qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Qu'il a affaire à une névrosée. Mais plus elle donne de précisions, plus le regard du policier change.

« Sans son portable, vous dites ?

— Oui. Et sans son sac à main.

— Elle a laissé ses papiers d'identité ? Sa carte bleue ?

— Je ne sais pas, je ne les ai pas vus.

— Il faudra vérifier ça. »

Lorsqu'elle quitte enfin le commissariat, Magali est un peu rassurée. Certes, la situation est étrange. Mais pour le policier, rien n'est véritablement inquiétant. Cela dit, il lui a promis qu'une procédure allait être lancée, en commençant par une enquête de voisinage.

En retournant vers la maison de Michelle, son pas est plus léger qu'à l'aller. Elle a déposé une partie de son inquiétude. Maintenant, d'autres vont se charger de comprendre ce qui s'est passé. Mais lorsqu'elle ouvre à nouveau la porte de la maison, le silence et l'obscurité la prennent à la gorge. La perspective de passer la nuit seule ici la fait frémir.

9 – Octobre 2018

Un mois a passé depuis le séjour de Magali à Tours et la jeune femme en est toujours au même point. Sans la moindre réponse aux multiples questions qu'elle se pose.

Après sa déclaration au commissariat, elle a encore passé quelque temps sur place. A méticuleusement fouillé partout dans la maison. Ce qui lui a permis de vérifier que ni la carte d'identité ni la carte bleue de Michelle n'y étaient. Son permis de conduire, en revanche, était classé dans le dossier de sa voiture, avec les papiers d'assurance et la carte grise.

L'enquête de voisinage n'a pas révélé grand-chose. Deux mois plus tard, qui se souvient encore de la dernière fois où il a vu l'un de ses voisins ? Surtout si c'est quelqu'un qu'il ne fréquente pas particulièrement. Deux personnes ont évoqué le jour où Magali et ses proches sont venus. Elles se rappelaient avoir vu Michelle sur le trottoir, faisant signe à la voiture qui s'éloignait. Après... Un homme qui vit tout au bout de la rue a dit avoir vu Michelle sortir de chez elle avec son caddie à roulettes pour aller au marché. Une scène tout à fait banale, mais qui l'a marqué, depuis le trottoir d'en face où il marchait, parce que les volets de la maison étaient fermés. Cela lui a paru bizarre. Mais quand était-ce ? Impossible de s'en souvenir avec précision. Il a su dire que c'était en juillet. Un dimanche. Et que depuis, il n'a plus jamais vu les volets ouverts. Il a fini par penser que cette

femme qu'il ne connaissait que de vue était un peu bizarre et qu'elle vivait dans le noir.

La première réaction de Magali a été de se dire que c'était ridicule. Mais après tout, qui sait ? Qui sait à quoi ressemblait le quotidien de Michelle depuis la mort de son mari ? Certainement pas sa fille !

En tout cas, impossible de trouver la moindre trace du fameux caddie à roulettes dans la maison. Alors, après avoir vérifié dans les hôpitaux et les morgues qu'aucune Michelle Tourneur n'y avait séjourné, la police a conclu qu'il s'agissait certainement d'un cas de disparition volontaire. Des gens qui partent faire des courses, voire s'acheter des cigarettes, et qui ne reviennent jamais, il y en a plein les dossiers des commissariats.

« Votre mère est libre de ses mouvements. Libre aussi de ne pas vous donner de nouvelles si elle le souhaite. Nous ne pouvons pas nous mettre à sa recherche. »

Une alerte a tout de même été créée sur le nom de Michelle. Si elle a affaire à la police, quelle que soit la raison, on lui dira que sa fille s'inquiète et on lui suggérera de la contacter.

« Mais personne ne peut l'y obliger », a-t-on précisé à Magali.

Alors, la jeune femme est rentrée chez elle, à Washington.

Dans la boîte à lettres de sa mère, elle n'a pas trouvé grand-chose non plus. Quelques courriers publicitaires, rien de plus. En cherchant dans les dossiers administratifs, elle a trouvé les coordonnées bancaires de Michelle et a pu se connecter à la banque en ligne. Elle n'y a vu que des écritures automatiques : le versement de la pension de retraite de sa mère et

des prélèvements, pour les assurances, l'électricité, la complémentaire santé.

Le 22 juillet, Michelle a fait un retrait en espèces de deux cents euros. Depuis, aucune opération par carte bancaire n'apparaît sur son compte. C'est à n'y rien comprendre. Même en imaginant qu'elle ait décidé de disparaître (ce que Magali n'arrive tout simplement pas à envisager), comment aurait-elle pu survivre depuis tout ce temps avec deux cents euros seulement ?

Pour la jeune femme, il est clair qu'il est arrivé quelque chose à sa mère. Mais quoi ? Comment ?

Ce retrait au distributeur ne cesse pas de la hanter. En remontant dans l'historique de la banque, elle a vu que sa mère avait l'habitude de retirer une cinquantaine d'euros chaque semaine. Sans doute pour les achats au marché. Deux cents, ce n'est pas une grosse somme, mais c'est tout de même quatre fois plus. Alors quoi ? Michelle aurait-elle prévu un achat particulier ?

« Les gens qui vendent des objets d'occasion veulent souvent être payés en liquide », lui a fait remarquer Matt.

C'est vrai. Et c'est peut-être ce qui s'est passé. Michelle sera partie de chez elle pour rencontrer un vendeur et les choses auront mal tourné. Mais pourquoi ces volets fermés, sinon parce qu'elle n'avait pas l'intention de revenir ? La police aurait-elle raison en privilégiant l'hypothèse de la disparition volontaire ?

Magali a rapporté à Washington l'ordinateur de sa mère. Elle l'a ausculté en long, en large et en travers. Y a trouvé des centaines de photos de voyage. Notamment en Argentine. La première fois qu'elle a

revu son père tout sourire les prenant, Michelle et lui, en selfie sur fond de Fitz Roy, elle a eu un coup au cœur. Plus de deux ans se sont déjà écoulés, et pourtant, c'est comme si elle apprenait sa mort aujourd'hui. À vivre sur une trajectoire parallèle, enfermée dans ses indignations, elle a tout à coup l'impression d'avoir abandonné ses parents.

En tout cas, depuis la mort de Didier, les photos se sont faites plus rares. Michelle est bien repartie de-ci de-là en Europe, mais moins longtemps. Et puis surtout, elle ne s'est jamais prise en photo, se contentant de rapporter des souvenirs des lieux qu'elle a visités et des gens qu'elle a rencontrés. Comme si elle commençait déjà à disparaître de la surface de la Terre.

Dans sa boîte mail aussi, les messages se sont faits de plus en plus rares au fur et à mesure de son veuvage. Magali a reconnu des noms. Des gens qui venaient souvent chez ses parents lorsqu'elle était adolescente. Qui ont parfois déménagé pour passer leur retraite au soleil. Ou qui ont juste mis virtuellement de la distance entre Michelle et eux.

Leurs propres messages, à Matt et elle, ne sont pas nombreux. La faute aux appels en visio ? Même pas. Là aussi, une histoire d'éloignement.

Finalement, qui se préoccupait vraiment de Michelle ?

Baptiste marche d'un bon pas vers sa maison. Cette journée d'école lui a paru tellement longue ! Pourtant, d'habitude, il aime assez tout ce temps passé avec les copains. Les cours en eux-mêmes ne le passionnent pas, mais ils ne le dérangent pas non plus. En garçon gentil et discipliné, il fait ce qu'on lui demande de faire. Plutôt bien, d'ailleurs. Mais sans grand enthousiasme. Juste parce qu'il faut le faire.

Non, ce qu'il aime le plus à l'école, ce sont les parties de foot avec les autres. Garçons et filles mélangés. Madame Legendre, la directrice, y tient. Elle l'a fait marquer dans le règlement intérieur de l'école : dans tous les jeux collectifs pendant les récréations, il doit y avoir au moins un tiers de garçons et de filles. C'est comme ça depuis l'année dernière. Au début, ça a été compliqué. Surtout pour les plus petits qui n'avaient pas encore appris les fractions. Il a fallu leur expliquer : sur trois enfants, au moins un garçon et une fille. Le troisième, ça peut être n'importe qui.

Au début, certains garçons ont râlé pour le foot. Les filles n'étaient guère plus contentes. Mais petit à petit, tout le monde s'y est fait. Aujourd'hui, par exemple, dans l'équipe de Baptiste, ils étaient trois garçons et deux filles. Dont Jasmine. Tout le monde veut l'avoir dans son équipe, elle. C'est la meilleure ! La plus sympa aussi. Ils rigolent bien, tous les deux.

Sinon, en classe, il est assis à côté de Léo. Ils se connaissent depuis la maternelle et ils se sont juré de toujours rester ensemble.

« Bon, sauf pour se marier, quand même ! a lancé Baptiste le jour où ils ont fait ce serment.

— On peut se marier entre garçons, a riposté Léo.

— Je sais. Mais moi, si je me marie, ce sera avec une fille.

— Avec Jasmine ?

— Mais non, arrête ! »

Baptiste s'est senti tout bizarre sur le coup. C'est vrai que Jasmine, elle est particulière. Il l'apprécie autant que Léo. Mais bon, de là à se marier avec... La question l'a turlupiné un moment après cette conversation. Sans qu'il sache vraiment pourquoi et surtout sans qu'il trouve une réponse qui le satisfasse.

Enfin, pour l'instant, c'est à une autre fille qu'il pense. Et c'est pour cela qu'il était pressé de voir arriver la fin de la journée d'école.

Le voilà enfin dans sa rue. Comme toujours lorsqu'il fait beau, madame Bruneau l'attend derrière son portail. Quand il était plus petit, elle le gardait après l'école. Elle venait le chercher et il restait chez elle jusqu'à ce que sa mère vienne le récupérer. Et puis il a eu le droit de revenir seul de l'école. C'était un grand pas en avant. Mais le plus grand a eu lieu cette année, à son entrée en CM2. Maintenant, non seulement il fait le trajet seul, mais en plus il reste seul à la maison jusqu'au retour de Nora.

Madame Bruneau est toujours là. Il peut l'appeler en cas de besoin, ou même venir la voir s'il en a envie. Il le fait de temps en temps, d'ailleurs. Surtout quand elle a préparé un gros gâteau. Elle lui en donne toujours un morceau pour son goûter lorsqu'il passe

devant chez elle, mais s'il vient la voir après, il a droit à un ou deux morceaux de plus.

Aujourd'hui, la voisine tient une grosse boîte.

« Bonjour, Baptiste. Ça s'est bien passé, à l'école ?

— Ça va. Mais c'était long.

— Ah, tu étais pressé de rentrer !

— Oui !

— Tiens, fait madame Bruneau en lui tendant la boîte, ça, c'est pour ce soir. »

Puis elle attrape une assiette sur le muret de son jardin et la pose sur la boîte.

« Et ça, c'est pour ton goûter. »

Les yeux de Baptiste s'allument. Une part de clafoutis aux cerises recouverte de crème chantilly parsemée de copeaux de chocolat. C'est son dessert préféré.

« Merci ! s'écrie-t-il, les yeux brillants.

— Attends, ce n'est pas tout. »

Cette fois, la voisine lui tend un gros bouquet de fleurs.

« Pour ta maman. Et souhaite-lui un bon anniversaire de ma part !

— Promis ! Merci, Hélène ! »

Muni de son précieux et volumineux chargement, Baptiste se dépêche de rejoindre sa maison. Il va se régaler ! En plus, dans la boîte, il y a certainement un autre gâteau. Qu'ils vont manger tous les trois. Mais d'ici là, il y a du travail. Pas les devoirs. Eux, ils attendront le lendemain. Ce soir, le garçon s'occupe de la cuisine. Il n'en a pas parlé à sa mère ; il veut lui faire la surprise. Mais il a décidé de s'occuper du repas. Carottes râpées, tomates cerises et sucrine en entrée, pizzas au jambon et aux champignons comme plat de résistance. Avec le gâteau de madame Bruneau,

ce sera parfait. D'ailleurs, c'est elle qui lui a suggéré le menu et lui a appris à préparer des pizzas. Son père n'avait pas le temps.

De toute façon, il ne l'a jamais.

C'est bien simple, en semaine, Baptiste ne le voit pratiquement pas. Et le week-end, il est toujours occupé. D'y penser, le garçon se sent envahi par une tristesse résignée. Si seulement, son père était comme celui de Léo ! Toujours prêt à l'emmenner quand il part à vélo, à lui apprendre à bricoler ou à s'occuper du jardin. Parfois, même, quand Baptiste est là, ils jouent aux jeux vidéo tous les trois.

Le garçon a beau réfléchir : avec son propre père, ce n'est jamais arrivé. Ce dernier ne pense qu'à son travail. Heureusement que sa mère est là. Pour l'accompagner à la piscine ou au judo, où elle donne des cours aux tout petits. Mais ce n'est pas pareil. En tout cas, ça ne remplace pas. Ça ne compense pas l'absence de son père.

Dans le salon, Baptiste trouve un vase. Il l'emporte à la cuisine, le remplit d'eau à moitié seulement pour éviter que cela déborde quand il y disposera les fleurs. Ça aussi, c'est madame Bruneau qui le lui a appris : chez elle, il y a toujours des vases remplis de fleurs. Disposé au milieu de la grande table, le bouquet a fière allure et redonne le sourire au garçon.

Le temps de ranger la grande boîte au frigo et il s'installe à la table de la cuisine avec son clafoutis. Le bonheur, c'est simple comme une grosse cuillerée de chantilly !

« Et voilà ! »

Baptiste referme la porte du frigo avec un grand sourire. Il est content de lui : le repas du soir est prêt.

Pour l'entrée, il a disposé les carottes râpées dans un plat, sur un lit de feuilles de sucrine. Des tomates cerises sont tout autour. Il en a aussi coupé certaines en deux (et cela n'a pas été facile ! Mais cela lui a donné l'occasion de grignoter toutes celles qu'il avait ratées) pour décorer les carottes. Et au milieu, il a planté un cœur de sucrine, jaune et craquant.

Les pizzas aussi sont prêtes. Il n'y aura plus qu'à les mettre au four le moment venu. Ce sera la seule chose que sa mère aura à faire ce soir. Et puis, il y a le dessert ! Baptiste a regardé dans la boîte, mais il était déjà à peu près certain de savoir ce qu'elle contenait : une tarte au citron meringuée. Nora adore ce gâteau. Lui, pas plus que cela. Mais bon, le dessus ressemble à de la chantilly, alors ça va.

Maintenant, il faut tout nettoyer et ranger. Qu'il ne reste aucune trace de son activité dans la cuisine.

Après avoir demandé à Alexa² de changer de musique, le jeune garçon se met avec entrain à la vaisselle. Quand il a fini, toute son énergie s'est volatilisée. Dire que sa mère fait ça tous les jours ! Heureusement qu'il y a le lave-vaisselle. Baptiste est chargé de le vider, mais ce n'est rien à côté du temps

² Assistant personnel intelligent développé par Amazon pour ses appareils Echo.

qu'il faut pour laver les plats et le robot qui râpe les carottes...

Baptiste regarde sa montre : 19 h. Déjà ! Il n'a pas vu le temps passer. Sa mère ne devrait plus tarder. En fait, elle devrait même être là. C'est son anniversaire, quand même ! Et puis, elle le lui a dit ce matin, qu'elle ne rentrerait pas trop tard. Le vendredi après-midi, elle a toujours beaucoup de clients : des tas de gens finissent tôt ce jour-là et en profitent pour se faire masser à domicile. Mais aujourd'hui, c'est particulier. Elle a tout prévu. Elle prévoit toujours tout. Elle lui a expliqué que c'était ça qu'on appelait la charge mentale. Et franchement, ça n'a pas l'air drôle. Baptiste se demande si ce n'est pas pour ça que son père est si peu souvent à la maison : comme ça, il n'a rien à organiser.

Un peu désœuvré, et en même temps tout excité, le jeune garçon demande à Alexa de couper la musique et monte dans sa chambre. Il hésite un peu sur ce qu'il va faire. Jouer à *Zelda* sur sa Switch ? Faire des paniers avec son ballon de basket ?

Le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvre l'interrompt dans ses pensées et le fait descendre les escaliers à toute vitesse. Nora va sûrement le gronder : elle n'aime pas qu'il saute les marches. Tant pis ! Il est trop pressé de la voir.

En arrivant au rez-de-chaussée, il marque un temps d'arrêt. Ce n'est pas sa mère qui vient d'entrer, c'est madame Bruneau. Qu'est-ce qu'elle fait là ? Il y a bien longtemps qu'elle ne vient plus le garder, même quand sa mère rentre tard.

Indécis, Baptiste ne dit rien sur le moment. Madame Bruneau non plus. Puis une idée lui vient : peut-être que la voisine aimerait voir comment il s'en

est sorti avec les pizzas. Alors, il l'entraîne vers la cuisine.

« Viens, je vais te montrer mes pizzas ! »

Madame Bruneau le suit sans un mot. D'ailleurs, à y regarder de plus près, la septuagénaire a un drôle d'air. Elle qui arbore toujours un grand sourire est étonnamment sérieuse. Le jeune garçon le remarque, mais ne se laisse pas arrêter dans son élan pour autant.

« Regarde ! s'exclame-t-il en ouvrant grand la porte du frigo. Exactement comme tu m'as dit ! Qu'est-ce que t'en penses ? Elles vont être bonnes ?

— Sûrement. En tout cas, elles sont belles.

— Maman aura juste à allumer le four et tout sera prêt. »

Baptiste s'enflamme. Il a tellement hâte que Nora arrive. De voir sa surprise et sa joie quand elle comprendra que son fils a tout fait pour elle. Pour qu'elle n'ait plus qu'à profiter de sa soirée. Il entraîne madame Bruneau à sa suite dans le salon.

« Regarde ! J'ai mis ton bouquet sur la table. C'est joli, hein ?

— Très joli, approuve la voisine sans grand enthousiasme. Et Lascar, où est-ce qu'il est ?

— Je sais pas. Je l'ai pas vu.

— Il a dû s'endormir quelque part. »

Tous deux se mettent alors à la recherche du chat. Grâce à la chatière personnalisée, il peut entrer et sortir comme il veut de la maison. Lui et lui seul. Et il est du genre à en profiter. Surtout la nuit. Le jour, il a plutôt tendance à se poser quelque part pour dormir. Dedans ou dehors. Souvent dans les endroits les plus improbables. Un chat, quoi !

Cette quête les occupe longtemps. Jusqu'à ce qu'un bruit de moteur devant la porte du garage fasse bondir Baptiste.

« Maman arrive ! »

Mais lorsqu'il passe le coin de la maison, c'est avec son père qu'il tombe nez à nez.

« T'arrives avant maman ! » s'étonne-t-il.

Frédéric lui lance un drôle de regard et va pour ouvrir la bouche lorsque madame Bruneau les rejoint.

« Je vous laisse, dit-elle. Appelez-moi si vous avez besoin de quelque chose.

— Merci. Merci d'être venue.

— Pas de quoi, Frédéric. C'était la moindre des choses. »

Baptiste ne comprend pas bien ce qui se passe, mais il trouve que tout ça est bizarre. Madame Bruneau qui le rejoint chez lui, son père qui arrive avant sa mère... Le jour de son anniversaire. Quelque chose ne tourne pas rond.

Son père le prend par les épaules et l'entraîne à l'intérieur. Ça non plus, ça n'est pas normal : il ne fait jamais ce genre de chose. Alors, quand ils se retrouvent tous les deux dans le salon, le jeune garçon lève la tête pour l'observer. Frédéric a le regard fixé sur le bouquet qui orne la table et il fait une drôle de grimace. Quand il ferme brièvement les yeux, Baptiste découvre une larme qui s'en échappe. Il la regarde, subjugué : il n'a jamais vu son père pleurer.

Soudain, Frédéric Galtier serre son fils contre lui. Fort. Longtemps. En silence. Il ne sait pas comment faire. Il est perdu. Depuis qu'il a reçu ce coup de téléphone au bureau, il fonctionne en pilote automatique. Il a prévenu son manager et pris le premier train pour rentrer chez lui. Appelé madame Bruneau pour que Baptiste ne soit pas seul à la maison à attendre sa mère. Et maintenant...

Maintenant qu'ils sont tous les deux, il doit mettre des mots sur tout ça.

Toujours silencieux, il entraîne son fils vers le canapé. Il ne sent même pas les larmes qui roulent sur ses joues. Il est au-delà du réel. Dans une dimension inconnue. Le regard grave de Baptiste posé sur lui le ramène pourtant à l'instant présent. À l'absence qui va devenir leur quotidien.

Le jeune garçon est le premier à oser prendre la parole.

« Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu pleures ? »

Et comme son père ne répond toujours rien, se contentant de secouer la tête, il enchaîne :

« Pourquoi t'arrives avant maman ? »

Frédéric avale difficilement sa salive.

« Maman ne va pas rentrer.

— Pas rentrer ? s'affole le jeune garçon. Mais c'est son anniversaire ! J'ai tout préparé : les carottes, les pizzas... Hélène a même fait une tarte au citron ! Elle va forcément venir.

— Non, Baptiste. Les gendarmes m'ont appelé. Maman a eu un accident.

— Un accident ?

— De voiture. »

Pendant quelques secondes, le père et le fils restent suspendus, regards accrochés. En équilibre sur un fil qui disparaît tout à coup lorsque Frédéric prononce ces quelques mots :

« Baptiste, Nora est morte. »

Il a utilisé son prénom. Pourquoi ? Il ne le sait pas lui-même. Peut-être parce que c'était au-delà de ses forces d'annoncer à son fils de 10 ans qu'il n'avait plus de mère. Pour l'enfant, ce prénom marque une distance. Minime, certes, mais qui l'aidera peut-être.

« Morte ? » répète le jeune garçon.

Le mot ne lui est pas inconnu. Il sait ce que cela veut dire : il a déjà vu un chat mort sur la route. C'est l'image qui lui vient tout de suite à l'esprit. Alors, il imagine sa mère, allongée sur la route, ensanglantée. Le chat n'était pas beau à voir ; une voiture avait dû lui rouler dessus.

« Elle s'est fait écraser ? murmure-t-il, les yeux remplis d'horreur.

— Non. Elle a été prise dans un carambolage, sur l'autoroute.

— Un carambolage ? »

Frédéric ferme brièvement les yeux, accablé. Il voudrait que son fils comprenne à demi-mot, mais c'est tout le contraire qui se passe. À chacune de ses phrases, il reprend un mot et le transforme en question. L'oblige à expliquer. À mettre encore plus de mots sur ce qui relève de l'indicible. Mais bon, celui-là est plus concret. La voix de l'homme se raffermi.

« Un carambolage, c'est quand plusieurs véhicules se rentrent l'un dans l'autre. Sur l'autoroute, ça peut arriver très vite. Il y a un premier accident et ceux qui arrivent derrière n'ont pas le temps de freiner.

— C'est ce qui est arrivé à maman ?

— Oui. Elle s'est retrouvée prise entre les premières voitures accidentées et celles qui continuaient d'arriver. »

Baptiste se tait. Son père aussi. Il ne sait pas quoi ajouter. Il s'attendait à ce que son fils fonde en larmes et se sentait déjà désemparé à l'idée de devoir le consoler. Ou du moins essayer de le faire. Mais Baptiste ne pleure pas. Il regarde dehors, immobile. Et Frédéric se rend compte que c'est encore plus difficile à gérer. Que se passe-t-il dans cette tête de petit garçon, derrière ce visage si lisse ?

« Les pompiers l'ont emmenée à l'hôpital ?

— Non. Quand ils sont arrivés, il n'y avait déjà plus rien à faire. Nora était... »

Il n'y arrive plus. Mais Baptiste veut tout savoir.

« Elle était pleine de sang ?

— Je ne sais pas, soupire-t-il. Les gendarmes ne m'ont pas donné tous ces détails. C'est important ?

— Je sais pas. Je me demandais, c'est tout. »

Le silence retombe entre eux deux. Intérieurement, Frédéric s'affole en pensant à tout ce qu'il va devoir faire dans les heures et les jours qui viennent. Prévenir la famille, les amis. Nora ne voyait plus ses parents depuis longtemps, mais il va bien quand même falloir leur annoncer la mort de leur fille. Le lendemain, il a déjà rendez-vous à la morgue pour reconnaître le corps. Rien que d'y penser, il sent la nausée l'envahir. Il n'a pas encore eu le temps de l'annoncer à madame Bruneau. Il espère qu'elle

pourra garder Baptiste. Hors de question de l'emmener.

Après... Après, il y aura les obsèques. Enterrement ou crémation ? Il croit savoir que Nora avait une préférence pour la seconde, mais n'en est pas très sûr. Peut-être en aura-t-elle parlé à Linda, sa meilleure amie ? Il faudra qu'il lui pose la question.

Encore après, il va falloir trouver le moyen de s'organiser. De vivre à deux. Comment va-t-il arriver à gérer son fils, lui qui passe chaque jour plus de douze heures hors de chez lui ? La tâche lui paraît immense. Le découragement le gagne.

De son côté, Baptiste se sent comme paralysé, le cerveau éteint. En lui, quelque chose s'est refermé. Il a bien compris ce que lui a dit son père, mais il ne veut pas l'entendre. Pas imaginer les conséquences que cela peut avoir. C'est au-delà de ce qu'il pourrait supporter. Un instinct de survie le pousse à faire comme si de rien n'était. À ne surtout pas rester sans bouger.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » demande-t-il.

Bonne question... Frédéric se sent perdu. Alors, il se raccroche au plus élémentaire, au plus trivial. D'habitude, quand il rentre après le travail, ils passent à table.

« Tu m'as dit que tu avais préparé le repas ?

— Oui. J'ai fait des pizzas ! »

La fierté dans la voix de son fils amène une ébauche de sourire sur les lèvres du jeune veuf.

« Où est-ce que tu as appris à faire ça ?

— C'est Hélène qui m'a montré. Elle m'a aidé à faire les courses, aussi.

— Eh bien, on va les goûter, tes pizzas. »

Le temps pour Frédéric de s'extraire du canapé, Baptiste a déjà bondi dans la cuisine et ouvert le frigo. Il a enfin quelque chose à quoi se raccrocher.

« Il faut allumer le four. Mais après, je sais pas. La température, tout ça... »

Son père ne sait pas non plus. La cuisine, ça n'a jamais été son truc. Mais il se dit que ça ne devrait pas être bien compliqué.

« Alexa, quelle température de four pour faire cuire une pizza ? »

Plus il se rapproche de chez lui, plus Baptiste traîne des pieds. Tant qu'il est à l'école, ça va. Il a bien remarqué que la maîtresse s'adressait à lui plus souvent qu'avant, et parfois avec un drôle d'air, mais les copains, eux, n'ont pas changé. Quand il est revenu, après la mort de sa mère, il y a bien eu quelques instants de flottement. Une sorte de gêne. Ou de peur. Mais ça n'a pas duré. Ils sont vite passés à autre chose. Certains étaient là pour la crémation, avec leurs parents. Léo, évidemment. Ils se connaissent depuis tellement longtemps que leurs parents respectifs sont devenus amis eux aussi. Et puis Jasmine avait convaincu sa mère de la laisser venir avec Léo. C'était chouette de les avoir tous les deux.

Ce qui est bien, à l'école, c'est que Baptiste peut avoir l'impression que rien n'a changé. Que la vie continue comme avant. Mais dès qu'il prend le chemin du retour, le spectre de la maison vide dans laquelle il va se retrouver apparaît et lui donne la chair de poule.

Pourtant, en apparence, tout se passe bien. Madame Bruneau l'attend toujours avec un goût et ils discutent toujours un peu en souriant tous les deux. Mais dès qu'il se retrouve chez lui, Baptiste sent la mort qui rôde. Oui, c'est vraiment cette impression qu'il a. Quelque chose a changé dans l'atmosphère de cette maison. Il y règne une drôle d'odeur. Le silence y est infernal. Le bruit des pas du jeune garçon

résonne avec ironie, surtout lorsqu'il monte ou descend l'escalier.

Quand il pousse la porte, il a l'impression que la température baisse de dix degrés. Instinctivement, il rentre la tête dans les épaules. S'il pouvait arrêter de respirer, il le ferait.

Le plus lentement possible, il mange le goûter que lui a donné la voisine. Puis il se met à ses devoirs. Comme ça, quand madame Bruneau passe pour lui apporter de quoi dîner, elle est contente et elle le laisse tranquille. Si les devoirs ne sont pas faits, elle reste jusqu'à ce que ce soit le cas. Et Baptiste ne veut voir personne.

Vers 20 h, son père l'appelle. Quand il quitte son travail, en fait. Le temps qu'il rejoigne la gare en métro, qu'il prenne le train, puis la voiture, Frédéric n'est jamais de retour avant 21 h 30. Plus souvent 22 h. Alors, Baptiste passe sa soirée à jouer. À *Brawl Stars* en ligne avec Léo ou à *Zelda* sur sa Switch quand même le contact virtuel lui pèse. Il n'a plus touché à son ballon de basket depuis l'accident.

Parfois, il s'endort sur son jeu sans même avoir vu son père. Et le lendemain matin, il se débrouille seul. Maintenant, il a un réveil dans sa chambre. Dans la cuisine, tout ce qu'il faut pour le petit déjeuner est sur la table. Un Post-it lui souhaite une bonne journée. Et c'est reparti pour un tour.

Même Lascar, le chat, a déserté les lieux. Personne ne sait ce qu'il est devenu.

L'endroit de la maison que Baptiste déteste le plus, c'est le garage. Le matériel que Nora transportait le jour de sa mort y a été stocké. Un peu en vrac, un peu cassé. Le jeune garçon n'a pas vu le véhicule de sa mère, mais il a entendu son père en parler. Les images

qui se sont formées dans son esprit à ce moment-là lui donnent la chair de poule chaque fois qu'il y repense.

Pourtant, sa mère avait l'air tellement paisible dans le cercueil où il l'a vue pour la dernière fois ! Comme si elle dormait. Bon, c'était un peu bizarre de la voir couchée habillée dans cette boîte, mais il était heureux de la voir. Quand son père lui a demandé s'il en avait envie, il n'a pas hésité une seconde. Une fois sur place, il s'est d'abord senti perdu. Impressionné par le lieu. Et puis, quand il s'est approché, il l'a juste vue, elle. Ses yeux fermés. Ses cheveux noirs étalés autour de son visage. Ses mains sur son buste. Il a eu envie de la toucher. Lui a fait un bisou sur la joue. Sa peau était douce. Un peu froide.

Le lendemain, ils sont revenus pour la fermeture du cercueil, avec ses grands-parents. Paternels. Les autres, il ne les connaît pas. Nora lui avait expliqué qu'elle s'était fâchée avec ses parents et qu'ils ne voulaient plus la voir. C'était difficile à comprendre. Il se demandait surtout s'ils ne lui manquaient pas, à elle. Parce que lui, s'imaginer sans ses parents, ça lui faisait tout drôle.

Aujourd'hui, c'est un peu ce qu'il vit. Et vraiment, ce n'est pas cool.

Le souvenir de la fête des Mères lui revient. Comme tout le monde, il avait préparé le cadeau. À cette époque-là, Nora était encore là. Et il était bien loin de se douter de ce qui se passerait ensuite. Le cadeau est toujours en évidence sur le buffet du salon, là où son père l'a posé. Personne n'ose y toucher. Depuis, le cadeau de la fête des Pères l'a rejoint. D'une certaine manière, le malaise généré par ce cadeau sans destinataire a disparu.

À l'école, maintenant, on prépare la fête de fin d'année. La maîtresse leur parle de plus en plus souvent du collège. Comme tous ses copains, Baptiste a hâte d'y être. Et en même temps un peu peur. Heureusement que Léo et Jasmine seront toujours là. Avec eux, il se sent solide. En sécurité.

Le week-end, maintenant, ses grands-parents viennent les voir. Ou alors, ce sont eux qui se déplacent. Mais rares sont les fins de semaine où Frédéric et Baptiste restent seuls à la maison. Il faut croire que pour son père aussi, c'est compliqué.

En ce samedi soir, alors qu'il joue à *Zelda* dans sa chambre, le jeune garçon entend des éclats de voix à l'étage en dessous. Étonné, il tend l'oreille. Et la première phrase capte toute son attention.

« Baptiste a le droit de savoir ! s'énerve sa grand-mère.

— C'est trop tôt, répond son père.

— Trop tôt ?! Mais enfin, Fred, tu vas lui cacher jusqu'à quand que vous allez déménager ? »

14 – Juillet 2019

À Washington, Magali prépare les bagages : toute la famille a décidé de rentrer en France pour quelques semaines. Le temps de revoir des amis, de rendre visite à ses oncles... et de retourner à Tours.

Cela fait maintenant un an que Michelle a disparu sans laisser de traces. Un an que la jeune femme se perd en conjectures et replonge dans ses souvenirs pour essayer de trouver le début d'une piste ou d'une explication. Mais rien. Invariablement, elle en arrive à la conclusion que sa mère et elle sont devenues au fil du temps des étrangères. À quand remonte leur dernière vraie discussion ? Magali n'arrive même pas à s'en souvenir. Depuis des décennies, leurs conversations sont restées en surface. Terre à terre.

Elle ne l'a jamais décidé consciemment, mais la jeune femme se rend compte que très vite, elle a évité d'aborder avec ses parents les sujets qui la touchaient vraiment. De ses questionnements sur la pertinence des actions qu'elle a vu mener sur les différents terrains d'intervention qu'elle a connus, de ses doutes quant à la façon dont ses enfants vont se construire une personnalité, eux qui n'ont cessé de changer de pays depuis leur naissance, elle ne leur a jamais dit le moindre mot.

Mais eux ne l'y poussaient pas non plus ! Alors quoi ? Une histoire d'œuf et de poule, de cercle vicieux ? En tout cas, le résultat est là.

De temps en temps, William et Esteban parlent de Michelle.

« Tu crois qu'elle est où, Mamichelle ? » demande parfois le plus jeune.

Comment répondre à cette question ? Magali ne croit rien. Elle ne sait rien. Elle ne comprend rien. Elle se sent coupable, mais elle ne sait pas vraiment de quoi et elle comprend encore moins pourquoi. Enfin, si, elle s'en veut d'avoir laissé les liens se distendre à ce point. Matt lui a souvent reproché la rareté et l'irrégularité de ses contacts avec ses parents. Lui ne passe jamais une semaine sans avoir les siens au téléphone, en visio ou (au grand minimum) échanger des SMS avec eux.

Pour le coup, la jeune femme a toujours trouvé que c'était trop. Mais bon, elle avait suffisamment de marge de manœuvre pour ne jamais en arriver là. Elle en était tellement loin !

En bouclant les valises, Magali se jure une chose : si Michelle réapparaît un jour, elle ne la laissera plus jamais s'éloigner à ce point.

Quelques jours plus tard, toute la famille arrive à Tours. Matt et Magali ont loué une voiture à leur arrivée à Paris, alors ce trajet a tout de la normalité. En tout cas, pour les enfants, c'est « comme avant ». Sauf que cette fois, Michelle n'est pas là, sur le trottoir, à côté de la porte de garage grande ouverte. Il n'y a personne et la porte est fermée. C'est Magali qui l'ouvre à l'aide de la télécommande qu'elle a rapportée de France l'année précédente.

Dans le jardin, les herbes folles ont pris leurs aises. Dans le coin potager à l'abandon, quelques plantes ont résisté tant bien que mal et des salades ont essaimé. Quant à la menthe, elle a envahi les abords de la terrasse. Tous observent en silence, figés. Puis

Magali soupire, referme la porte de garage et se dirige vers celle de la véranda.

À l'intérieur, rien n'a changé. La couche de poussière a dû épaissir, mais ce n'est même pas tellement visible. Une fois que les volets sont ouverts, on pourrait presque croire que tout est normal. Sauf que William et Esteban, collés à leur père, restent muets, au bord des larmes. La phrase « Mamichelle a disparu » vient de devenir une réalité pour eux.

Magali se secoue. Ils ont prévu de rester quelques jours ici, le temps de faire le point au commissariat et de gérer les problèmes administratifs qui doivent l'être, alors il faut faire des courses. Instinctivement, elle se dirige vers le placard dans lequel sa mère rangeait son caddie à roulettes. L'espace vide devant ses yeux lui rappelle que c'est l'unique objet qui semble avoir disparu de la maison. En secouant la tête, elle attrape deux grands cabas en toile de jute.

Lorsqu'ils reviennent des Halles, les bras chargés de leurs achats, un chat est devant la porte, allongé de tout son long sur la marche.

« C'est Pilou ! » s'exclame Esteban en se mettant à genoux pour le caresser.

Pilou, le chat de Michelle, qu'ils n'ont même pas vu la dernière fois. Pilou qui se laisse gratouiller le ventre, allant jusqu'à se tourner pour mieux s'offrir aux doigts du petit garçon.

William se baisse à son tour.

« Toi aussi, tu cherches Mamichelle ? » demande-t-il avant de prendre l'animal dans ses bras pour laisser le passage à ses parents.

Le chat le regarde et miaule, comme pour lui répondre.

« Tu sais où elle est, toi ? » insiste le jeune garçon.

Nouveau miaulement. Assorti d'un long regard profond qui trouble les deux frères. Ils se regardent, regardent le chat.

« Allez, viens, finit par dire William. J'ai vu qu'il y avait des croquettes sous l'évier. On va te donner à manger. Tu dois être perdu, tout seul. »

Le chat a pourtant l'air d'être en pleine forme. Bien nourri. Et habitué aux contacts avec les humains : il se laisse faire de bonne grâce, sans aucune crainte. À le voir, c'est comme si Michelle n'avait jamais quitté la maison. En tout cas, pour lui, la vie a continué sans problème.

« Vous rentrez, les garçons ? lance Magali depuis la porte de la cuisine.

— On arrive ! » répond Esteban.

Mais alors qu'il franchit le seuil, suivi de son frère qui a toujours Pilou dans les bras, une voix retentit derrière eux.

« Eh ! Tu vas où avec mon chat ? »

15 – Juillet 2019

L'exclamation a arrêté net le jeune garçon. En se retournant, il se retrouve face à une fillette qui fronce les sourcils.

« C'est pas ton chat ! répond-il instinctivement. C'est celui de ma grand-mère. »

Une femme s'approche alors.

« Maman ! s'indigne la fillette. Il dit que c'est pas mon chat !

— Il a peut-être raison, tu sais. Ce n'est pas parce qu'il vient souvent chez nous qu'il n'appartient à personne. »

Magali arrive à son tour. Elle se souvient de ce que sa mère leur avait dit, la dernière fois : que Pilou passait beaucoup de temps chez ses nouveaux voisins. Elle avait parlé d'une petite fille.

« Vous habitez dans le quartier depuis longtemps ? demande-t-elle.

— Un peu plus d'un an. On est arrivés au mois de mai, l'année dernière.

— Ma question va peut-être vous paraître bizarre, mais... vous vous souvenez de ma mère ?

— ...

— Elle habitait ici. Elle a disparu l'été dernier.

— Ah oui ! Je me rappelle. Enfin... Des policiers sont venus nous poser des questions. Mais votre mère... Je l'ai vue quelques fois, surtout depuis le jardin, mais nous ne nous sommes jamais parlé, je crois.

— Et Pilou, vous l'avez trouvé comment ?

— Pilou ?

— C'est le nom du chat.

— Dès les premiers jours, on l'a vu dans le jardin.

Emma s'est tout de suite attachée à lui et j'avoue qu'on n'a rien fait pour le décourager de venir. Il était tellement souvent là qu'on pensait qu'il avait été abandonné. »

Abandonné. Le mot résonne étrangement aux oreilles de Magali. Elle réalise que c'est ainsi qu'elle se sent depuis que Michelle a disparu. Rien n'a changé dans sa vie, pourtant. Ou si peu. Elle a continué à exercer son métier, et avec plaisir en plus : son poste au HCR la comble totalement. Elle évolue dans un milieu qui lui plaît. Son mari et ses enfants sont eux aussi heureux de leur vie à Washington. À bien y réfléchir, ils n'ont jamais été aussi épanouis tous les quatre.

Michelle faisait à peine partie de leur vie. Alors, pourquoi ce manque ? Ce ressenti d'enfant ? Parce que c'est bien de cela qu'il s'agit : Magali se fait l'effet d'être une petite fille que sa mère aurait laissée seule dans un centre commercial. C'est ridicule.

« Excusez-moi de vous poser cette question, relance la voisine, mais... vous savez ce qui s'est passé ? »

Magali se sent incapable de répondre. Elle se contente de secouer la tête. Alors, c'est Matt, qui les a rejoints sur le trottoir, qui prend le relais.

« Non, on ne sait pas. Ma belle-mère s'est volatilisée le 22 juillet de l'année dernière et depuis, rien. Aucune nouvelle. Apparemment, elle est partie faire ses courses. Et puis plus rien. Dans la maison, il ne manque que son caddie à roulettes.

— Elle a laissé son téléphone ! » s'exclame tout à coup William, l'air outré.

La voisine fronce les sourcils.

« C'est bizarre, non, de sortir sans son téléphone ? Même pour aller faire des courses dans le quartier.

— C'est ce qu'on a dit à la police, soupire Magali. Mais pour eux, ça ne justifie pas une enquête approfondie.

— Je suppose qu'ils ont d'autres priorités. Ou pas le temps... Vous avez pensé à faire appel à un détective privé ? Ce serait peut-être plus efficace. »

Magali et son mari se regardent. Oui, ils y ont pensé. C'est même une option qu'ils évoquent de plus en plus. Matt, surtout. Aux États-Unis, faire appel à un *private investigator* est très courant. Les avocats y ont tellement recours que certains cabinets comptent carrément des détectives parmi les salariés. Alors, pour lui, c'est évident qu'il faut en passer par là. Bien sûr, cela représente un coût non négligeable. Mais il s'agit de Michelle. Et ils gagnent suffisamment bien leur vie pour pouvoir se le permettre.

La jeune femme soupire.

« Jusqu'à présent, on n'a pas franchi le pas, mais je crois qu'il va falloir le faire. À moins que les policiers n'aient quelque chose de nouveau à nous apprendre. Nous avons rendez-vous demain pour faire le point.

— Si jamais, mon frère a monté son agence il y a quelques années, reprend la voisine. Je peux vous donner ses coordonnées. »

Magali voit dans cette coïncidence un signe du destin. Aussi accepte-t-elle aussitôt. Et quand la voisine s'éloigne après lui avoir transmis le numéro professionnel de son frère, sa décision est prise : elle ne va pas attendre le lendemain pour le contacter.

De fait, dès qu'elle est rentrée dans la maison, tandis que Matt et les garçons s'activent à la préparation du prochain repas, elle s'isole dans la véranda.

Coup de chance, l'homme répond tout de suite. Encore un signe encourageant ! La jeune femme lui expose la situation, explique que c'est sa sœur qui a recommandé ses services, qu'elle n'est que de passage en France.

« Écoutez, je peux passer en fin de journée, vers 18 h. Ça vous va ?

— Bien sûr, c'est parfait ! Je vous donne l'adresse ?

— Pas la peine. La maison aux volets fermés à côté de chez ma sœur ? Je vois très bien ! »

Le reste de la journée s'écoule tranquillement, entre ménage et gestion de problèmes administratifs pour les parents, jeux vidéo et dans le jardin pour les enfants. Magali prend aussi le temps d'aller faire un tour dans le jardin des Prébendes. Elle y a de nombreux souvenirs. D'enfance, car ses parents l'y amenaient souvent, mais pas seulement : à chacune de ses visites, même la dernière, sa mère tenait à y faire une promenade.

Au fil des allées, à force de penser à Michelle, la jeune femme a presque l'impression de l'avoir à ses côtés. Elle se surprend à l'interroger à voix basse : « Où es-tu ? »

« Je ne peux pas vous assurer de réussir à apporter une réponse à cette question, prévient le détective privé ce soir-là. Sans compter que... Il a pu arriver malheur à votre mère.

— Je sais. Pour tout vous dire, je ne m'attends plus vraiment à une bonne nouvelle. Mais je voudrais savoir ce qui s'est passé l'été dernier.

— Je ferai de mon mieux, vous pouvez compter sur moi. »

La jeune femme est rassérénée. Pour la première fois depuis la disparition de Michelle, elle a la sensation d'avancer dans la bonne direction.

Dans la voiture avec ses grands-parents, Baptiste est silencieux. Cette fois, ça y est, ça devient réel. Jusqu'à présent, c'était les vacances scolaires. Alors, même s'il ne vivait plus dans la seule maison qu'il ait jamais connue jusque-là, même s'il savait qu'elle avait été vendue, il pouvait se faire croire que tout allait bien. Passer ses vacances chez ses grands-parents, quoi de plus normal ?

Son père lui a bien montré des photos de l'appartement dans lequel ils vont désormais habiter tous les deux, mais c'est la première fois qu'il va vraiment voir l'endroit. Et il pressent que cette nouvelle vie qui commence va marquer une cassure dans la sienne.

Comme toujours lorsqu'il conduit, son grand-père a mis la radio. Cela évite les silences gênants et les conversations qui peuvent l'être encore plus. Baptiste regarde le paysage sans le voir. Il n'a même pas le cœur à jouer sur sa Switch. Le souvenir de la discussion qu'il avait surprise entre son père et ses grands-parents lui revient avec une précision chirurgicale. Du genre intervention sans anesthésie.

De surprise, il était resté figé sur le pas de la porte de sa chambre. Là où il s'était mis pour mieux entendre. Là où le regard de son grand-père, qui s'inquiétait du bruit que faisaient les deux autres, l'avait trouvé. L'homme n'avait rien dit. Juste fait un mouvement de tête. Et quelques secondes plus tard, Frédéric était apparu en bas des escaliers. Baptiste

l'avait regardé se passer la main dans les cheveux, signe qu'il était mal à l'aise.

Comme toujours dans ces cas-là, c'était lui qui avait lancé la discussion.

« On va déménager ? »

— Oui.

— Pourquoi ? Pour aller où ? »

Pourquoi, le jeune garçon en avait une petite idée. C'était bien simple : vivre dans cette maison, dans laquelle chaque recoin lui rappelait sa mère, était une torture. Il était tout bonnement impossible de passer à autre chose. Mais où pouvaient-ils aller ? Sûrement pas très loin de ses grands-parents. Peut-être à Dreux, alors ? C'était là que se trouvait le collège.

Son père s'était de nouveau passé la main dans les cheveux.

« Tu veux bien descendre avec nous ? »

Baptiste avait descendu les marches une à une, dans une lenteur inhabituelle, pressentant que ce qui allait suivre ne lui plairait pas. Une fois en bas de l'escalier, il avait été invité par sa grand-mère à s'asseoir sur le canapé à côté d'elle. Son père avait pris place sur la table basse, devant lui.

« Tu sais que je travaille à Paris, avait commencé Frédéric.

— Oui.

— J'ai deux heures de trajet tous les jours. Matin et soir. C'est long. »

Baptiste ne voyait pas bien où son père voulait en venir. Depuis sa naissance, les choses s'étaient passées de cette façon. Pourquoi son père le lui rappelait-il ?

« Ta mère travaillait ici, autour de Dreux. C'est pour ça qu'on s'était installés dans cette maison. Mais maintenant qu'elle n'est plus là... Tu ne peux pas

rester tout seul tout le temps. Il faut qu'on passe plus de temps ensemble. »

Frédéric s'était tu. Sans doute pour laisser le temps à son fils d'assimiler ce qu'il venait de dire. Espérant peut-être qu'il devine la suite. Mais Baptiste n'avait rien vu venir.

« On va se rapprocher de mon travail. Comme ça, je passerai moins de temps dans les transports et tu seras moins seul. »

Le jeune garçon avait acquiescé. A priori, ça paraissait plutôt une bonne nouvelle. Mais alors, pourquoi les adultes autour de lui faisaient-ils cette drôle de tête ?

« OK. On va où, alors ? »

— Je ne peux pas encore te le dire exactement. Il faut que je trouve un appartement.

— Un appartement ? Pas une maison ?

— Non, pas une maison.

— Pourquoi ? »

Encore cette main dans les cheveux.

« C'est difficile à trouver, une maison.

— Ah bon ? »

Baptiste était vraiment étonné. Tous ses copains habitaient dans une maison. Ses grands-parents aussi. Il avait beau chercher dans sa mémoire, il ne se rappelait même pas avoir déjà été dans un appartement.

« Fred, était alors intervenu son grand-père, arrête de tourner autour du pot et dis-le-lui.

— Me dire quoi ?

— Que vous allez partir loin d'ici, en région parisienne », avait répondu sa grand-mère d'un ton agacé.

Loin d'ici ? En région parisienne ? Les mots avaient mis un certain temps à se transformer en images dans l'esprit de Baptiste. Et ces images n'avaient pas grand-chose pour lui plaire. Il avait vu des photos du quartier de La Défense, où son père travaillait. Il comprenait mieux, maintenant, cette histoire d'appartement. Est-ce que tout cela voulait dire qu'ils allaient habiter en haut d'une tour immense ? Le jeune garçon n'arrivait pas à intégrer cette possibilité.

Devant son silence, son père s'était justifié.

« C'est sûr que ça va être un gros changement. Mais je t'assure que ce sera mieux comme ça. Et puis, de toute façon, tu vas entrer au collège. Tout va être différent pour toi. Alors, un peu plus ou un peu moins... C'est le bon moment. Et la meilleure chose à faire, crois-moi. »

Baptiste n'avait rien dit. De toute façon, son père avait décidé. Alors, à quoi bon ? Quitter cette maison, il n'était pas forcément contre. Mais partir loin... Loin de Léo et Jasmine. Dans une ville... Il n'avait su que baisser la tête.

Les adultes, autour de lui, étaient restés muets. Le jeune garçon avait fini par remarquer que ses grands-parents n'avaient pas soutenu leur fils. C'était inhabituel. Normalement, quand il y avait une grande nouvelle difficile à annoncer, tout le monde s'y mettait pour lui faire avaler la pilule du mieux possible. Là, rien.

Sa grand-mère, assise à côté de lui, s'était mise à lui caresser le dos. Un geste qu'elle faisait souvent lorsqu'elle le sentait triste. Mais là, d'après ce qu'il voyait, c'était surtout elle qui avait l'air triste.

« Je suis sûre que ça va aller », avait-elle dit.

Sauf qu'il était évident qu'elle ne croyait pas du tout à ce qu'elle disait...

Pendant tout le temps qu'il a passé avec eux, ses grands-parents se sont abstenus d'évoquer le futur déménagement. Et Baptiste n'avait pas envie d'en parler non plus. Mais là, dans la voiture qui file sur l'autoroute et qui se rapproche dangereusement de son futur chez-lui, il a besoin de savoir.

« Vous étiez d'accord, vous, pour qu'on parte habiter près de Paris ? »

À suivre...